

Léonce, Léonil... et Sept fois Jeanne

Cette fois, Jeanne... de Louise Anne Bouchard, Montréal, VLB Éditeur, 1987, 113 p., 9,95\$.

La Double vie de Léonce et Léonil de France Ducasse, Montréal, Les Herbes rouges, 1987, 191 p., 16,95\$.

Louise Milot

Numéro 47, automne 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39242ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Milot, L. (1987). Compte rendu de [Léonce, Léonil... et Sept fois Jeanne / *Cette fois, Jeanne...* de Louise Anne Bouchard, Montréal, VLB Éditeur, 1987, 113 p., 9,95\$. / *La Double vie de Léonce et Léonil* de France Ducasse, Montréal, Les Herbes rouges, 1987, 191 p., 16,95\$.] *Lettres québécoises*, (47), 17–18.

Léonce, Léonil... et Sept fois Jeanne

Cette fois, Jeanne... de Louise Anne Bouchard, Montréal, VLB Éditeur, 1987, 113 p., 9,95\$.

La Double vie de Léonce et Léonil de France Ducasse, Montréal, Les Herbes rouges, 1987, 191 p., 16,95\$.

J'ai lu, au même moment, *La Double vie de Léonce et Léonil*, le second roman de France Ducasse, et *Cette fois, Jeanne...*, le premier roman de Louise-Anne Bouchard, qui ont certaines choses en commun: les deux sont faits d'une écriture alerte, fort bien maîtrisée, toujours passionnante à suivre, et, des deux côtés, — même si le roman de Louise Anne Bouchard se donne un ton léger, — il me semble qu'on a affaire à des oeuvres désespérées.

Mais ce qui m'a le plus frappée, par contraste, c'est combien le roman de France Ducasse étonne et innove par son contenu alors que *Cette fois, Jeanne...* retient d'abord, au-delà d'un contenu assez banal, par sa composition et sa structure.

Tout est bizarre, dans l'univers et l'imaginaire de Léonce et Léonil, à commencer par les jumeaux eux-mêmes, qui changeront de sexe au cours du roman; mais aussi leur famille, leur soeur handicapée, leur mère éternellement malade, leurs voisins, et les propos et comportements de tous ces personnages. À côté de cela, un cadre qu'on devine petit-bourgeois: maison de campagne, père polyglotte, parents qui voyagent, etc. On pense à John Irving parfois, et à ses scènes de violence émotive à la limite du tolérable, surtout parce qu'elles mettent en scène des enfants, sur un fond social où les adultes, eux, semblent trouver la vie plutôt normale.

Mais je glisse seulement sur ce roman extrêmement dense qui mérite certes plus et mieux que mon bref commentaire. Subjectivité du choix: je m'arrêterai plus longuement au travail de Louise Anne Bouchard, qui s'est livrée, dans son court roman, à un exercice d'écriture as-

sez impressionnant. S'il s'agit — comme il apparaît vraisemblable — d'un coup d'essai, voilà presque un coup de maître: je ne chercherai pas à dissimuler un certain enthousiasme.

L'auteure s'est pourtant permis de jouer un jeu dangereux — littérairement — en utilisant une technique de juxtaposition des chapitres où l'on voit chaque fois Jeanne dans une situation différente, essentiellement avec un nou-



France Ducasse

veau partenaire. *Cette fois, Jeanne...*, c'est bien plutôt en fait *Sept fois, Jeanne...*, comme on le reconnaît dans le dernier chapitre; le procédé tient du *patchwork*. Mais, bien mené, il peut tout aussi bien s'avérer heureux. On a vu récemment dans ces pages combien Suzanne Jacob avait su produire avec *Laura Laur*, qui est écrit, également, par juxtaposition de points de vue, une oeuvre peut-être plus homogène que sa *Passion selon Galatée*, laquelle, pour être écrite de façon beaucoup plus linéaire, n'arrive pas toujours à éviter le morcellement.

Louise Anne Bouchard a su, elle aussi, produire un texte unique, à partir de scènes qui auraient pu ne ressortir que de la nouvelle. Il est vrai qu'un chapitre de conclusion, intitulé précisément «Sept

fois, Jeanne» (p. 109-111), «ramasse» l'ensemble; il est vrai également que le personnage de la narratrice, d'entrée de jeu, indique qu'elle vient d'achever une pièce de théâtre mettant en scène plusieurs Jeanne (p. 20), sorte de récit dans le récit qui fournit comme une garantie préalable de cohérence au texte qu'on s'appête à lire... Mais même sans cela, *Cette fois, Jeanne...*, au fur et à mesure que le texte avance, construit quelque chose d'autre que ses chapitres en parallèle, quelque chose d'autre qui serait un discours de fond au sujet de cette Lili et de son double fictif, Jeanne, — voire de beaucoup d'autres femmes aussi, — qui excède de toute évidence l'ampleur ou les limites de l'une ou l'autre scène. C'est précisément ce travail et cet effet de l'écriture qui font l'intérêt capital du roman.

Car, du point de vue du contenu et de la thématique, en dépit de quelques particularités, le roman n'offre rien de très surprenant. De sa petite enfance à aujourd'hui, Jeanne retient en fait sept hommes; depuis son père Julien, peintre raté pour qui sa fille semble tenir lieu de pourvoyeuse obligée, jusqu'à son mari Frank Faure (l'a-t-il été, son mari, d'ail-



Louise Anne Bouchard

leurs?): «Frank moyen. Intelligence moyenne, situation moyenne, mais des parents, eux, bien en moyen» (p. 97). Entre les deux, des relations tout de même moins attendues et moins stéréotypées: avec *Louis*, amour mystérieux et quasi interdit dont il ne sera question qu'en creux; avec *Pierre*, le suffisant, qui finira par retourner à une femme d'avant Jeanne; avec *Claude*, qui se meurt; avec *Rock*, le «tatoué» (p. 69), qui avait séduit par «une griffe imprimée dans le repli du bras droit» (p. 77); avec Charles, collègue de travail on ne peut plus conciliant.



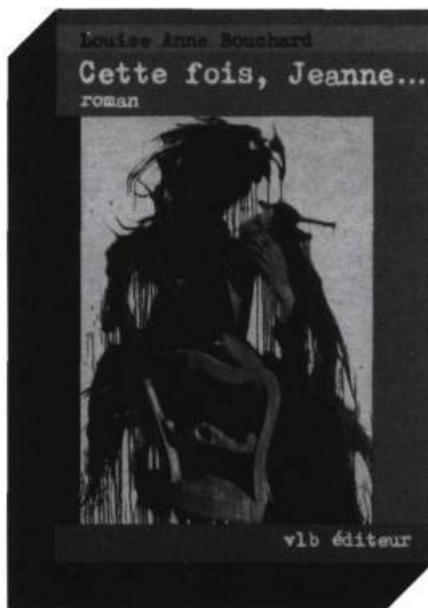
Peu de surprise, donc, à ce niveau, si ce n'est — on l'a peut-être deviné — une perspective sur les événements un brin provocante et radicale: les seins nus de Jeanne écrasés sur la vitre d'un restaurant devant lequel Claude est sur le point de s'évanouir (p. 62), la scène de la boutique de tatouage (p. 70 et 22) pourraient en être des exemples. Et cette audace d'une certaine vulgarité — qui fait penser à certains textes en prose de France Théorêt — a pour corollaire le refus obstiné, de la part du personnage de Jeanne, qu'on puisse lui reprocher cette vulgarité.

La vulgarité est dans un maquillage surchargé, la vulgarité est dans la chirurgie plastique, c'est dans l'asphalte brûlant, c'est quand on a froid et qu'on se fait dire effrontément qu'il fait chaud pourtant, la vulgarité c'est une fanfare avec une musique d'emprunt, c'est une Diva qui chante avec un micro camouflé entre ses seins... Mais ce n'est jamais dans les mots [...] (p. 77).

En effet, et c'est aux mots qu'il faut venir. Au-delà du fait que la narratrice soit ici un écrivain:

Julien, je ne serai ni peintre, ni comédienne, il faudra bien que tu te rendes à l'évidence, il faudra bien que tu acceptes mon écriture [...] (p. 21).

tout le roman, depuis le nom de «Rock is a name — is a boy — is a man — is a rock — is a tough — is he tall? — is rock — is a rose» (p. 63, mais voir aussi p. 69



et p. 77), jusqu'à la récitation de l'alphabet amputé d'une lettre «maudite» qui peut par ailleurs faire jouir (p. 67), sans oublier la construction du prénom «Lili» (p. 26), tout le roman, donc, est une fête pour l'imaginaire et pour les mots.

Chaque chapitre semble se donner à lire comme un objet dont il serait le modèle unique, et ainsi irremplaçable, certains comportant de longs développements («La vitrine», p. 53-63), d'autres, au contraire, très brefs, mais tous adoptant des variations de points de vue assez brutales pour le lecteur à qui sont demandées une souplesse d'adaptation et une participation de tous les instants. Le chapitre portant sur *Louis*, par exemple (p. 35-48), est une véritable cascade de onze courts billets d'amour qui sont plutôt des billets d'attente et d'aliénation signés «Ton ange», «Ton petit bébé tout petit», «Ta chatte», «Ton petit démon», etc. Mais Louis n'est pas nommé, au moment où le lecteur prend connaissance de ces lettres et non seulement il est impossible de l'identifier comme destinataire, mais l'incertitude plane même sur l'identité de la narratrice. Après une séquence au cours de laquelle Jeanne est montrée fouillant dans un coffret de souvenirs dont elle sort de vieilles photos, on peut déduire que les billets étaient d'elle. Ce ne sera toutefois que par l'intermédiaire de Pierre s'emparant quelques heures plus tard d'une de ces photos, — «Ça, c'est Louis. J'ai dit ton nom lentement», — que le texte finit par livrer à la fois le nom de Louis comme clé de l'énigme de ce chapitre, mais clé d'une énigme plus générale encore, sans doute, puisqu'il ne se retrouve qu'à la fin d'un long dédale, et à travers un ultime billet adressé à lui, mais de toute évidence fictif celui-là.

Peut-être ai-je gauchement rendu compte de la composition de ce chapitre qui louvoie sans rien d'artificiel ni d'ampoulé. Tout le livre est écrit comme cela, y compris la finale, qui dépasse l'amertume pour ouvrir sur un espoir de bonheur, de nouveau bonheur, un huitième, assorti surtout d'un regard bleu (p. 110), rappel de cette vision d'enfance des premières pages où «le monde était semblable à une immense casserole dont l'intérieur avait été peint en bleu» (p. 10. Nous soulignons). Il faut noter que la loi du père-peintre a été dépassée, puisque la résolution se fait dans le langage:

Maintenant, répète après moi: je t'aime infiniment et je t'embrasse... Est-ce que tu as répété tout haut? (p. 111, fin du roman).

Le métier de photographe de la narratrice (comme de l'auteure, d'ailleurs) explique probablement le caractère incisif et clair du regard posé sur les objets dans ce roman. Mais cela n'explique pas tout. Comme on disait jadis, l'auteur a du talent pour écrire. *Cette fois, Jeanne...*: à lire pour le plaisir. □

DOSSIERS LITTÉRAIRES (annoncés dans notre numéro précédent)

Voici l'adresse
pour les commandes

BIBLIOTHÈQUE DU SÉMINAIRE DE
SHERBROOKE
CLAUDE PELLETIER, DIRECTEUR
195, rue Père Marquette
Sherbrooke, QC
J1H 1L6